

Intervention



Chroniques de l'événement

Guy Durand

Number 14, February 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57489ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

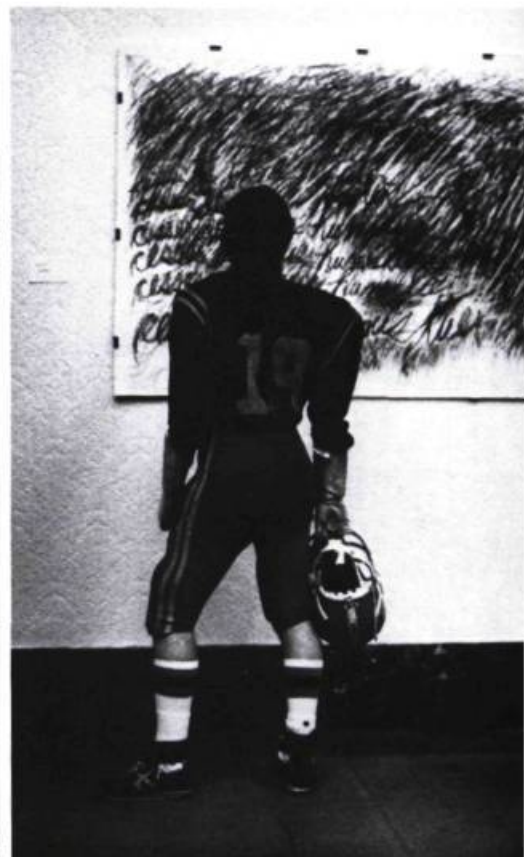
0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Durand, G. (1982). Chroniques de l'événement. *Intervention*, (14), 34–38.



Chroniques de l'événement 1

par Guy Durand

L'exposition Art et Société

Mercredi 14 octobre, soir du vernissage de l'exposition **Art et Société**. J'arrive en trombe au Musée, quelque peu en retard. Je me retrouve bientôt parmi une jeune foule -- deux cents au moins -- dont plusieurs visages connus.

L'atmosphère qui règne dans la grande salle me semble étrangère du fait qu'elle s'orne d'oeuvres d'art à caractère social ou que ce sont des militants, pour quelques-uns, qui discutent en petits groupes. Au fil des coupes de vin assorties de hors-d'oeuvres distribués presque avec des gants blancs, j'existe tout à coup d'une manière mondaine, comme tous les autres, d'ailleurs.

Le discours protocolaire du Directeur m'est vite apparu standardisé peu importe l'événement, aujourd'hui **Art et Société**, hier Gauvreau et samedi les étiquettes de vin. Et l'audience fait de même. Peu importe que les potins soient entre gens dits de gauche ou ceux de la «haute», il se moule le même rapport à l'institution muséale.

Bref, le vernissage officiel de l'exposition **Art et Société** fait mondain. «Medium is the message». Le musée bouffe et digère aussi bien les ismes de l'histoire de l'art que la dimension sociale. Cette lumière aseptise la réflexion au profit de l'agencement au temple de l'art.

Personnellement je suis bien content que soient greffés à l'événement **Art et Société** des performances et événements de rues et surtout un colloque pour essayer d'animer et de dialoguer sur ce thème.

Question: est-il illusoire de modifier la nature de ce que produit un Musée et alors de croire à la réforme? Je préfère d'autres lieux et mener une certaine guérilla culturelle. J'avoue qu'à un moment j'ai cru au détournement d'une institution, tel le Musée, par l'introduction d'oeuvres d'art peu usuelles comme exposition. Certains m'ont même parlé de scandale encore possible. Naïveté?

Le seul détournement observable aura été celui de la caution, de la permission: carte blanche à **Intervention** pour produire l'exposition et le catalogue -- deux opérations réussies dans les circonstances --.

Concrètement, même sous le fardeau mondain, cette exposition m'apparaît à cet instant comme un solide «punch» publicitaire pour le lieu réel de l'événement c'est-à-dire le colloque tenu à l'Institut Canadien et pour les nombreux événements artistiques de rues l'entourant, allant de la collecte de sang à la course au trésor en passant par les excursions urbaines en autocar (tistique) et la signalétique urbaine...●

Ma réelle visite de l'exposition

J'avais participé brièvement au montage de la salle en compagnie de Richard Martel et des gens du Musée du Québec, il est vrai. J'étais aussi du vernissage parmi les quelques deux cents invités. Mais ma réelle visite, je l'ai faite avec deux couples de mes amis peu familiers avec l'art d'aujourd'hui.

Pour l'occasion je me suis transformé, avec un plaisir surprenant en guide de visite. Au point où plusieurs des curieux, présents en ce dimanche après-midi pluvieux, se sont greffés à notre petit groupe de départ. Et...même le guide de la salle!

Bien que ma lecture du texte de Marcel Saint-Pierre portant sur la production montréalaise et ma connaissance des productions de Québec et des régions m'autorisaient à discourir, c'est plutôt ce désir, cette soif si évidente si souvent bafouée, des gens, à vouloir comprendre et à participer à la perception esthétique, qui m'a stimulée. Dès lors ma propre vision de l'exposition **Art et Société** en a été transformée.

Plutôt que de retenir les présupposés ou référents théoriques complexes, plutôt que de valoriser les spécificités pour experts, ce bain d'animation populaire de l'art, m'aura permis de dégager les traits essentiels de l'assemblage à la grande salle du Musée.

L'exposition, même sans publicité mass-médiatique -- ce moment du moins -- suscitait déjà beaucoup de commentaires et d'attention de la part des gens qui la visitaient. D'abord le thème, **Art et Société 1975-1980** tranche de l'habitude muséale qui se résume en exposition individuelle

rétrospective historique de l'art ou un style particulier (les «ismes» de tout acabit).

Ensuite, la diversité des produits présentés: on voit s'articuler clairement, par exemple, trois démarches artistiques à fonction politique et militante: 1) banderoles, affiches et pancartes comme support à des conflits de travail où à la fête des travailleurs 2) recherches plastiques intégrant une ligne de pensée partisane en slogan et 3) sérigraphies de dénonciation des pouvoirs politiques. Ces oeuvres se laissent jugées d'elles-mêmes quant à l'impact d'un tel lien d'art et politique. / D'autres oeuvres illustrent clairement les luttes urbaines où l'artiste se situe du côté des citoyens menacés, ou du bord de la dénonciation des démolitions. Cette insertion dans la trame urbaine de la vie quotidienne laisse encore place à une visite inhabituelle de la ville de Québec par un circuit d'autobus. Il en va de même de cette expérience colorée d'animation de la grisaille urbaine d'un quartier par de joyeuses marionnettes proches du travail de nos «patenteux»/. Certaines annoncent cruellement le sort du corps dans trois situations de vie sociale: la santé et la sécurité au travail sous le joug des multinationales, la torture physique lot de tous les facismes et la dépossession intime et mercantile du corps féminin qu'il faut encore dénoncer. Toutes ces images d'art parlent d'un rapport art et société problématique.

Mes amis ont aimé ce «tour d'art» guidé, au point de trouver l'art moins compliqué et l'implication sociale possible.

Voilà pour ma visite dominicale d'**Art et Société**. ●

Le colloque

Il faut sans doute de la témérité pour organiser une rencontre de discussions liant l'art et la société, le tout débutant par des performances hétéroclites.

Dès le vendredi soir, le micro-milieu de l'art actuel s'est fait scandale à lui-même. Le déroulement des interventions artistiques, la surchauffe de la salle et la symbolique violente des «néoistes» ont secoué la quiétude intellectuelle de ceux et celles pour qui l'art signifie, et ont inquiété les autres pour qui le monde artistique s'apparente à un agréable «égo-trip». De quoi noyer le tout au vin blanc et souhaiter un lendemain plus serein.

Le samedi comportait deux blocs de discussions (matinée et après-midi), une performance poétique et une autre sur scène (Francine Chainé) entre les deux ateliers. Le



Espace pour une voix/espace de jeu pour les enfants de Marie Rollet, performance de Francine Chainé.

soir, avait lieu le premier des deux spectacles de musique improvisée. Les quelques deux cents personnes qui ont passé la journée composaient encore une audience à divers paliers, aux diverses attentions artistiques et intellectuelles, et d'âges variés. L'audience sera alerte mais peu encline aux discussions devant micro après les allocutions des quatre invités, soit de l'atelier sur l'institutionnalisation, soit celui sur les mouvements sociaux. Il y a bien eu des critiques sur l'ambiance, sur l'allure de la salle ou sur le rapport conférencier/salle qui écoute, mais malgré cela, l'attention à l'événement est demeurée vivace, me semble-t-il.

Dans la noirceur de l'Institut canadien, les notes de musique improvisée ont couronné ce samedi, auparavant entraîné dans un autre lieu par l'insolite «autocartistique». Et puis, il avait fait beau toute la journée. Sauf pour Fischer qui pensait encore à son arrestation du vendredi matin. L'imaginaire enfreint aussi la loi...

Dimanche matin...il pleut à boire debout. L'atelier sur l'économie du signe débutera vers 10h., question de palabrer devant autre chose que des sièges endormis. Sur scène avec trois autres amis d'idées, j'aurai l'impression d'une attentive écoute de la part de l'audience même si les divers messages, parfois échevelés en ce qui me concerne, parfois denses comme celui de Paul Warren, sont captés par bribes. Surprise. Peu de gens répliquent aux micros à un point tel que Hervé Fischer se sent obligé d'indi-

quer qu'il serait déçu que la discussion ne s'amorce pas. Elle démarrera puis se fractionnera. Il est midi passé, l'estomac et la suite bousculent le rythme. Et de plus, il y aura le vidéo sur l'arrestation de Hervé Fischer et le traitement «Télé-Capitale» de l'affaire.

Il ne pleut plus...Je me retrouve avec des gens du groupe INSERTION de Chicoutimi et Fischer pour parlementer à propos du week-end «Action» à Chicoutimi: art régional, art sociologique, symposium...L'art au Québec n'appartient déjà plus aux métropoles.

À mon avis, l'atelier du dimanche après-midi souffrira de n'être qu'un simple atelier sur «la voie politique». Les gens souhaitaient fort probablement une sorte de synthèse plutôt qu'un dernier atelier thématique de libre discussion. Cet atelier ne conjuguera donc pas la discussion finale. Étrange silence des politisés, encore sous le choc des performances fascinantes de l'avant-veille, sait-on en coulisse.

Richard Martel et moi serons tenus de nous expliquer: la salle, les invités, le non-dirigisme, les erreurs, etc... «L'éclatement du sens» sentenciera justement Martel. Le soir, magie du jazz improvisé, performance d'édition de Jean-Yves Fréchette, discussion sur l'art sociologique en action. La nuit. Le sommeil.

Et le contenu me direz-vous? Pour avoir rédigé le contenu initial des quatre ateliers j'avoue qu'il m'avait semblé pouvoir situer des avenues d'échanges stimulants:

l'art et les institutions, l'art à travers des mouvements sociaux, l'art enchevêtré dans un marché et investi de contester les signes, le poids politique de la conscience artistique. Il y avait là à la fois une gamme de curiosités pour les non initiés et à la fois une gamme de réflexions pour ceux et celles engagés à certains de ces paliers. Ne sommes-nous pas une génération qui a manqué de pédagogie? Le colloque? Lieu de discussion sans préoccupation de l'arrogement à l'État ou de dirigisme genre «États généraux». Un colloque libre de toute attache. Résultat: plus d'inquiétude, de disparate ou de sévérité que d'enthousiasme.

Pour INTERVENTION? Un défi relevé: une exposition rétrospective «art et société 1975-1980» au Musée du Québec, un substantiel catalogue de 120 pages accompagnant l'exposition, trois performances au Musée, «l'affaire Hervé Fischer» et sa signalétique imaginaire arrêtée par la police et grossièrement commentée à la télé, une soirée de performances oscillant de l'amateurisme à la violence factice, le colloque où les mots sont devenus pièges, la poésie, Francine Chagné, l'autocartistique de Snyers, la musique improvisée... Pas mal pour une rentrée automnale à Québec.

Et malheur, Brassens qui meurt. Je lui avais emprunté l'expression «Quel bon critique d'art mon salaud, tu ferais».

2

Les désirs et sueurs de Marie

«Je me souviens avoir eu les cheveux mêlés, relevés, le corps oint d'huiles, immobilisé dans la chaleur»



Photo Louise Bilodeau

Ceux et celles, qui se sont déplacés pour le vernissage de l'exposition «Art et Société» en ce mercredi soir du milieu d'octobre, quittent tour à tour la grande salle, les œuvres et les coupes de vin. Ils descendent dans une autre salle aménagée au sous-sol. S'entassant, on s'installe autour du rectangle éclairé.

Il fait déjà chaud et graduellement la chaleur de cette foule s'ajoute à la lourdeur de l'air ambiant. Qu'est-ce qu'une performance? Spectacle ésotérique ou simple «show» d'un (e) artiste qui tient de la chorégraphie? Il n'y a pas de réponse préalable en piste. Sur le mur du fond, à cent pieds, une sorte de grand tableau noir avec en son centre un lit à la verticale, semble indiquer quelque chose: différents tracés stylisés y dessinent des formes vertes. Une quinzaine peut-être.

Sans présentateur ni artifice, Marie Chouinard apparaît. Elle explique brièvement, en donnant le thème de sa performance «le plaisir des sens dans tous les sens» et surtout, exprime son humeur personnelle: celle de la possibilité d'explorer les vibrations du corps pouvant aller, dit-elle, jusqu'à «l'orgasme dans la gorge».

Ce mot chargé sexuellement ajoute à la

tension, trompe l'attention et fait quelque peu oublier deux autres mots de cette grande femme blonde, dont les cheveux se tressent jusqu'aux creux des reins. D'abord que sa performance obéira à un plan de travail dont les séquences apparaissent au tableau qui couvre le mur et ensuite, que les sons l'accompagnant sont d'origine vocale inuit. Ces éléments ajoutent à l'étrangeté de ce qui va se passer. Marie termine son petit topo annonçant qu'elle reviendra après pour en discuter.

Les lumières se tamisent, le bruit aussi et les yeux s'orientent vers le rectangle caoutchouté qui se fond au tableau dont les tracés s'illuminent faiblement.

Elle, vêtue d'une moulante camisole blanche, d'un pantalon d'entraînement gris, semble serrée par une ceinture étui qui retient fermement les hanches et au centre duquel sonne un petit grelot.

Les sons gutturaux issus des bouches inuit envahissent l'espace et nos oreilles au moment où, de la main gauche étendue elle allume une ampoule rouge et de l'autre actionne des clochettes.

«désirs...Je n'en ai d'autres que le renversement, le chavirement, la déboulade, la cascade...»

L'envoutante et déroutante danse des sens a débuté.

Les gestes saccadés, secousses répétées en diverses positions pour que chacun voit, ressent le rythme de ces glissements et de ces accroupissements. Marie modifie ce corps féminin hors des gestes clichés de la séduction ou de la danse programmée.

Quelques paroles, «à gauche le connu et à droite l'inconnu». Une perception, celle de la difficulté de se centrer, de la norme à respecter. La cloche, que sonne à bout de bras Marie, rappelle tous les clochers, horloges et réveils qui contrôlent la ronde cyclique travail/repos, journée/nuit et, qui la mène au lit dans des poses de sommeil si familières. Toutes ces idées ou images en action se conforment au plan de travail tracé au tableau. C'est là qu'il fallait chercher la charge symbolique, l'effort rationnel et le potentiel transgressif de la réponse de ce qu'est une «performance». Mais ce n'est pas ce qui va se passer.

«Si tu tiens toujours la tête de la même façon, tu auras toujours la même idée du monde.»

Cette souplesse féline n'obéit déjà plus au rythme d'un quelconque statut féministe. Comme le son inuit, le rythme devient naturel. Les sens appellent aux sens. Ce qui ne pouvait qu'engendrer le désir mâle et l'inquiétude féminine issus de cette nudité en chaleur que l'huile ne fera qu'allumer davantage, même sous le faible feu des petites lumières qui s'éparpillent sur le sol noir. Cette chair blanche, luisante, ces courbes en mouvements, le clappotement de ces frottements sur le sol troublent raison et pudeur.

«Pour cela deux actes: baiser, danser. Ma vie est centrée autour de ces deux actes du corps»

Tout se passera vite et silencieusement. Elle se revêtira, inquiète et annoncera en éteignant la petite lumière rouge que «c'est tout pour ce soir». Les applaudissements seront trop émotifs. La chaleur de cette sensuelle liaison dans un Musée où la Direction ne voulait pas de nu accroît un désaveu de certains lieux communs entre ce «show» et d'autres où la chair nue «se vent en pâture commerciale». Et il y aura aussi ceux qui chercheront la réponse en se disant que le degré de symbolique utilisé est incompréhensible. Surtout dans le cadre d'un événement comme «art et société» qui parle de sortir des codes élitistes.

Après la performance, Marie est demeurée dans la salle. Peu de personne sont venues échanger avec elle, poser des questions.

Faute de pédagogie? Intensité de la per-

formance? Difficulté de dire «je vous désire» ou «je vous déplore»? Comment sortir du carcan lorsque le plaisir ou la fureur issus des sens, individualise et éloigne la réflexion?

Il faudra repenser à mieux articuler ce dialogue (dès le début), quoique imperceptible directement, souhaité par l'audience. Pour l'instant, j'observe une distance dans la communications et je laisse voguer une fascination que ne m'offriront jamais toutes ces pièces de cimetières muséaux sans vie et qui peuplent l'histoire de l'art tout autant que les vernissages mondains.

*«Grand, il faut apprendre le pouvoir de faire chavirer les autres, et soi-même. Apprendre le déséquilibre.»**

*Propos de Marie Chouinard parus dans *Intervention* 10/11 p. 68-69



Photo: Louise Bliodeau

Contre-Performance

Mercredi 22 octobre, 20 heures 10. Une centaine de personnes se pressent pour entrer dans la salle du Musée, sombre, où Tim Clark les attend pour une performance.

À l'entrée, sur une petite table, un texte de trois pages explique lourdement les préoccupations de l'artiste canadien:

«Je m'intéresse aux dilemmes et aux paradoxes moraux générés par l'interaction entre les individus et les groupes sociaux ou entre différents groupes sociaux, lorsque des affirmations morales/légales sur la conduite humaine engendrent des désaccords...».

La plupart des gens sont debout à l'arrière sauf certains qui ont trouvé place sur les côtés. Au fond, dans la pénombre, la silhouette de Clark s'affaire autour de ce qui pourrait être un système de son et d'un charriot sur lequel il y aurait une petite boîte. Mais on ne distingue pas bien.

Or la musique de Wagner emplit la salle, lugubre, noble, d'une autre époque. Et tout se débobinera très vite. Poussant le charriot vers l'audience à une vitesse croissante, Clark hurle des sons gutturaux, incompréhensibles -- en fait, il crie «venez, voir le film» --. Alors que le charriot est en mouvement, le projecteur s'allume sur le bolide et un bref film est projeté sur un tout petit écran lui aussi inversé sur le charriot. Un long câble retenait «l'express» de sorte qu'il ne fracassera personne. Un seul, dans le feu de l'action, se lève pour voir ce film, qui s'achève presque à l'instant.

Il fait toujours noir. On s'étonne. Clark, torse nu sauf pour un bras entouré de lanières comme jadis les gladiateurs, déclare «FINISH - EUH - FINI».

Incrédulité. Incertitude. Trois minutes se sont écoulées, pas plus. Que s'est-il passé?

Un fait indéniable. Tim Clark parle peu le français. Il s'attendait à ce que les gens se précipitent vers le charriot pour voir. Ça ne s'est pas passé. Contre-Performance?

Écoutant, je me suis promené dans la salle. Un tel avançait que Clark avait «arrêté» sa performance parce qu'un individu s'était levé pour s'approcher du charriot; une organisatrice s'interrogeait sur le pourquoi d'une lentille «zoom» exigée par Clark! Pour ma part, j'ai songé à «L'Empire du non-sens»: ce n'est sans doute pas ce genre «d'exécution artistique» qui inciterait des non-experts de l'art actuel, à revenir.

Seuls ceux et celles qui ont lu le texte de Tim Clark ou qui sont allés à sa conférence du lendemain à la **Chambre Blanche**, auront pu gober quelques brides d'intelligibilité. Mais au fait, s'agit-il de lieux propices à une explication populaire de l'art actuel?

Mais revenons au sens de cette performance. Clark écrit:

«Pour ce qui est du côté physique de mon travail, j'essaie de mettre en scène une situation «frontière». Dans ces «situations», je présente au public des extraits de textes écrits par des personnes représentant différents groupes sociaux, ou des descriptions d'individus confrontés à des conflits légaux/moraux réels. Dans tous les cas, les conceptions morales et les comportements de ces personnes diffèrent fondamentalement de ceux du public. Une structure visuelle interprétante vient appuyer ces textes,

de même que des actions physiques et une charge émotive ayant pour but de souligner le contenu du texte. À l'intérieur de ce rapport réciproque entre le langage et l'action, le public est mis en présence de certaines composantes physiques et intellectuelles de cette «forme de vie» que je présente.»

Il y a donc une méthode. Clark identifie même dans ce texte les problèmes d'éthique et de justice liés à l'obscénité, la censure et les procès. Il donne comme exemple le procès à Nuremberg des criminels de guerre nazis.

La musique de Wagner utilisée y réfère sans doute. Sauf qu'aucun texte écrit remis à l'audience comme tel, ne présentait de «situations» ni de «descriptions d'individus» sinon le costume de gladiateur, évoquant ces esclaves s'entretenant comme spectacles pour les Romains décadents. Même que de tels indices pour comprendre furent peu explicites. La «structure visuelle» (le film) n'appuie donc ni n'interprète le texte tandis que l'invitation crieuse et peu comprise ne s'explique pas d'emblée comme «charge émotive ayant pour but de souligner le contenu du texte».

C'est plutôt une invitation ratée à un comportement collectif -- se déplacer vers le charriot pour voir une projection alors que le charriot lui, se déplace en sens inverse et que le film est si court et projeté sur un si petit écran inversé -- sans possibilité, il me semble, de conceptions «morales».

Pourtant nous avons vécu une «situation frontière». Celle de la non signification qui très vite se désagrège en insignifiance béante. Formalisme ou faiblesse stratégique d'un artiste qui, en privé et pour ses «fans» du Conseil des Arts, dit «s'intéresser aux conséquences pratiques du relativisme et aux dilemmes et aux paradoxes moraux», mais qui en scène les reflète plus qu'il ne les dépasse.

La Culture et l'art comme reflet aliéné... ●



Photos

Charmante Elizabeth

Pour cette troisième performance au Musée du Québec, lors de l'événement **Art et société**, voilà qu'Elizabeth Chitty a apporté une bouffée de fraîcheur à la centaine de spectateurs présents.

«History of colour TV and you» coiffe une intéressante intervention où la vitalité de cette jeune anglophone blonde jouera de tous ses talents de séduction pour détruire visuellement la tristesse du discours historique scientifique et la froideur des médias, ici la télévision. Reste alors Elle et Nous: «I cannot love you» parce que nous sommes sans doute dans un lieu artificiel, un Musée, et non dans la volonté de l'artiste-performeur.

Il faut d'abord apprécier le rodage de ce scénario artistique d'une trentaine de minutes où Elizabeth cause avec son image télévisée, danse avec son ombre projetée en diapositive sur un écran, et puis finalement meurt dans sa relation avec ce carré visuel pour revivre de tous ses charmes. ●